

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de la baronne d'Oberkirch



Henriette-Louise de Waldner de Freundstein, Baronne d'Oberkirch (1754-1803)

Fille de François-Louis Waldner de Freundstein, baron puis comte de Waldner, et de Wilhelmine Auguste Berckheim de Ribeauvillé. Elle est issue par ses parents de deux des plus anciennes familles de Haute-Alsace. À la cour de Montbéliard, elle devient l'amie de Sophie-Dorothée de Wurtemberg, future impératrice de Russie sous le nom de Marie Féodorovna. Elle accompagne le duc et la duchesse du Nord à Paris en 1782 et découvre Versailles. Elle y retourne avec plus de liberté en 1784 et 1786. Elle s'intègre à la société de cour et à la bonne société parisienne, elle devient notamment l'intime de la duchesse de Bourbon, fervente adepte du mesmérisme.

Ses *mémoires* rédigés en Alsace de 1789 à 1803 relatent uniquement les faits qui se sont déroulés sous l'Ancien Régime. Pour leur rédaction, elle se sert d'un journal tenu lors d'un premier voyage à Paris et Versailles, de mai à septembre 1782, puis pendant ses deux autres séjours en mai et juin 1784, et de janvier à avril 1786. Son témoignage sur les séances de magnétisme professées par Mesmer nous intéresse particulièrement. Son fameux baquet « attirait la cour et la ville » ; outre la duchesse de Bourbon, l'on y retrouve les petits-fils du maréchal de Puységur : Amand-Marie-Jacques de Chastenet de Puységur, marquis de Puységur, lieutenant d'artillerie (1751-1825), Antoine-Hyacinthe-Anne de Chastenet, comte de Puységur, enseigne de vaisseaux (1752-1809) et Jacques-Maxime-Paul de Puységur (1755-1848). Elle nous livre aussi des détails sur Tronchin, médecin du duc d'Orléans, célèbre pour avoir mis en vogue l'inoculation de la variole.

Mémoires de la baronne d'Oberkirch sur la cour de Louis XVI et la société française avant 1789, dédiés à Sa Majesté Nicolas I^{er}, publiés par le comte de Montbrison, petit-fils de l'auteur, Bruxelles, éd. Méline, Cans et compagnie, 1854, 2 vol.

Tome 2, chapitre XX, p. 8

Nous avions en visite M. et Mme Tronchin, de Genève. M. Tronchin-Caladrin, conseiller d'État de la république de Genève, était l'ennemi de Jean-Jacques Rousseau, et parent du célèbre Tronchin, médecin de M. le duc d'Orléans, qui a mis à la mode et répandu la célèbre invention de l'inoculation ; il fit paraître contre Rousseau *les Lettres écrites de la campagne*, en réponse aux fameuses *Lettres écrites de la montagne*.

M. Tronchin était assis près de Mme de Wartensleben, à laquelle il racontait une anecdote sur Voltaire, que j'ai retenue ; elle peint bien son caractère tout de premier mouvement. Il était à

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de la baronne d'Oberkirch



Ferney, lorsqu'il reçut les *Lettres de la montagne*, où se trouve un passage violent contre lui. En le lisant, il se mit d'une colère horrible, traitant Rousseau de drôle, de coquin, de scélérat ; qu'il s'en vengerait et lui ferait donner cent coups de bâton.

Tome 2, chapitre XXV, p. 75-77

11 juin [1784]. Je fus charmée d'une visite que nous fîmes à Mesmer, le chef et le père du magnétisme. Je l'avais connu en Alsace, et j'ai oublié de le dire, ne tenant un journal qu'à Paris. Je l'admirais depuis longtemps et je fus enchantée de le retrouver. Il demeurait place Vendôme, dans la maison Bouret, et son appartement ne désemplissait pas du matin au soir. Le fameux baquet attirait la cour et la ville. Le fait est que ses cures sont innombrables, et que l'on ne peut nier les effets positifs du magnétisme. Le somnambulisme est encore plus extraordinaire et tout aussi positif. M. de Montjoie, qui a été guéri par M. Mesmer d'une maladie grave, en fut si reconnaissant qu'il publia une brochure à sa louange. Le magnétisme devint tout à fait à la mode ; ce fut, comme toutes les modes, une rage, une furie. On publia ses merveilles et on les augmenta.

Après M. Mesmer, MM. Ledru et Destin, le docteur Thouvenel, le docteur Deslou se partagèrent la vogue. On courut chez eux comme à la fontaine de Jouvence ; pourtant cette fontaine-là fut peut-être la seule qu'ils ne surent point ouvrir.

Mme la duchesse de Bourbon croyait non-seulement au magnétisme, mais à la sympathie et aux pressentiments. [...]

La princesse parlait souvent de Martinez Pasqualis, ce théosophe, ce chef d'illuminés, qui a établi une secte et qui se trouvait à Paris en 1778. Elle l'a beaucoup vu, beaucoup écouté ; elle est *martiniste* ou à peu près. Elle reçoit dans son cabinet, et fort souvent, M. de Saint-Martin, l'auteur des *rapports entre Dieu, l'homme et l'Univers*. Ce livre a fait sensation dans les sectes. Une chose très étrange à étudier, mais très vraie, c'est combien ce siècle-ci, le plus immoral qui ait existé, le plus incrédule, le plus philosophiquement fanfaron, tourne, vers sa fin, non pas à la foi, mais à la crédulité, à la superstition, à l'amour du merveilleux. Ne serait-ce pas que, comme les vieux pécheurs, il a peur de l'enfer, et croit se repentir parce qu'il craint ? En regardant autour de nous, nous ne voyons que des sorciers, des adeptes, des nécromanciens et des prophètes. Chacun a le sien, sur lequel il compte ; chacun a ses visions, ses pressentiments, et tous lugubres, tons sanglants. Quelles seront donc les dernières années de ce centenaire qui commença si brillamment, qui usa tant de papier pour prouver ses utopies matérialistes, et qui maintenant ne s'occupe plus que de l'âme, de sa suprématie sur le corps et sur les instincts ? On n'ose y penser.

M. Tronchin était assis près de Mme de Wartensleben, à laquelle il racontait une anecdote sur Voltaire, que j'ai retenue ; elle peint bien son caractère tout de premier mouvement. Il était à Ferney, lorsqu'il reçut les *Lettres de la montagne*, où se trouve un passage violent contre lui. En le lisant, il se mit d'une colère horrible, traitant Rousseau de drôle, de coquin, de scélérat ; qu'il s'en

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de la baronne d'Oberkirch



vengerait et lui ferait donner cent coups de bâton.

Tome 2, chapitre XXV, p. 75-77

11 juin [1784]. Je fus charmée d'une visite que nous fîmes à Mesmer, le chef et le père du magnétisme. Je l'avais connu en Alsace, et j'ai oublié de le dire, ne tenant un journal qu'à Paris. Je l'admirais depuis longtemps et je fus enchantée de le retrouver. Il demeurait place Vendôme, dans la maison Bouret, et son appartement ne désemplissait pas du matin au soir. Le fameux baquet attirait la cour et la ville. Le fait est que ses cures sont innombrables, et que l'on ne peut nier les effets positifs du magnétisme. Le somnambulisme est encore plus extraordinaire et tout aussi positif. M. de Montjoie, qui a été guéri par M. Mesmer d'une maladie grave, en fut si reconnaissant qu'il publia une brochure à sa louange. Le magnétisme devint tout à fait à la mode ; ce fut, comme toutes les modes, une rage, une furie. On publia ses merveilles et on les augmenta.

Après M. Mesmer, MM. Ledru et Destin, le docteur Thouvenel, le docteur Deslou se partagèrent la vogue. On courut chez eux comme à la fontaine de Jouvence ; pourtant cette fontaine-là fut peut-être la seule qu'ils ne surent point ouvrir.

Mme la duchesse de Bourbon croyait non-seulement au magnétisme, mais à la sympathie et aux pressentiments. [...]

La princesse parlait souvent de Martinez Pasqualis, ce théosophe, ce chef d'illuminés, qui a établi une secte et qui se trouvait à Paris en 1778. Elle l'a beaucoup vu, beaucoup écouté ; elle est *martiniste* ou à peu près. Elle reçoit dans son cabinet, et fort souvent, M. de Saint-Martin, l'auteur des *rapports entre Dieu, l'homme et l'Univers*. Ce livre a fait sensation dans les sectes. Une chose très étrange à étudier, mais très vraie, c'est combien ce siècle-ci, le plus immoral qui ait existé, le plus incrédule, le plus philosophiquement fanfaron, tourne, vers sa fin, non pas à la foi, mais à la crédulité, à la superstition, à l'amour du merveilleux. Ne serait-ce pas que, comme les vieux pécheurs, il a peur de l'enfer, et croit se repentir parce qu'il craint ? En regardant autour de nous, nous ne voyons que des sorciers, des adeptes, des nécromanciens et des prophètes. Chacun a le sien, sur lequel il compte ; chacun a ses visions, ses pressentiments, et tous lugubres, tons sanglants. Quelles seront donc les dernières années de ce centenaire qui commença si brillamment, qui usa tant de papier pour prouver ses utopies matérialistes, et qui maintenant ne s'occupe plus que de l'âme, de sa suprématie sur le corps et sur les instincts ? On n'ose y penser.

Ce que peut, ce que doit faire un esprit impartial, essayant de peindre ce qu'il voit, c'est de tout dire, de tout montrer, laissant à la postérité le jugement que nous ne pouvons rendre ; nous serions, sans cela, à la fois juges et parties.

Quant à moi, je ne puis m'empêcher de croire aux effets du magnétisme après tout ce que j'ai vu et entendu, que je raconterai en son lieu. J'ai assisté à des expériences les plus extraordinaires. Le somnambulisme est un fait que des millions d'épreuves attestent. Cela n'empêche pas les

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de la baronne d'Oberkirch



épigrammes ; en voici une, la moins plate peut-être! Jugez des autres :

Le magnétisme est aux abois !
La Faculté, l'Académie,
L'ont condamné tout d'une voix
Et l'ont couvert d'ignominie.
Après ce jugement bien sage et bien légal.
Si quelque esprit original
Persiste encor dans son délire,
Il sera permis de lui dire :
Crois au magnétisme... animal.

M. Mesmer reçut Mme la duchesse de Bourbon, comme on peut le penser. Il nous promit des séances spéciales, et nous en donna constamment. Nous sortîmes de là enthousiasmées, et nous ne cessâmes d'en parler pendant tout le dîner, après lequel S.M. le roi de Suède vint faire une nouvelle visite à Son Altesse sérénissime, dont la tournure d'esprit lui plaisait infiniment. Il nous quitta pour se rendre à l'Opéra, où nous allions aussi, dans la loge du maréchal de Biron.

Tome 2, chapitre XXX, p. 159-163

1 er février [1785]. A onze heures il y avait une séance de magnétisme chez Mme la duchesse de Bourbon. MM. de Puységur devaient y amener plusieurs somnambules et les endormir. De l'aveu même du docteur Mesmer le marquis de Puységur est plus habile que lui. Après avoir endormi les malades et les avoir jetés dans un somnambulisme complet, il les fait obéir à sa volonté, à ses gestes et au mouvement de la baguette. M. de Chastenay-Puységur, son frère, qui, comme je l'ai dit, sert dans la marine, a le même succès, tellement qu'on le regarde comme un personnage surnaturel. Ces messieurs obtiennent, des sujets qu'ils endorment, non-seulement la connaissance du présent dans des lieux éloignés, mais encore la prescience de l'avenir. D'autres fois ils mettent, en le magnétisant, un homme en rapport avec une fille en état de somnambulisme. Alors celle-ci exécute ses pensées et le suit partout. Cela ne dure que pendant le sommeil magnétique et la somnambule ne se souvient de rien. Une fois éveillée, elle reste parfaitement indifférente pour celui avec lequel elle a été mise en rapport.

Ce fut ce qui arriva ce matin-là. M. de Puységur mit en rapport une de ses somnambules avec un jeune secrétaire de l'ambassade d'Espagne ; ils ne s'étaient jamais vus. À peine cette fille, assez laide du reste, lui eut-elle touché la main, qu'elle s'illumina spontanément ; son visage changea du tout au tout, et prit une expression véritablement extraordinaire. Elle se leva avec une grâce pleine à la fois de modestie et de passion, et s'approcha du jeune homme auquel elle dit en baissant la tête :

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de la baronne d'Oberkirch



— Je vois votre pensée. Vous avez accepté d'être mis en rapport avec moi, pour obéir à Son Altesse, mais vous n'en aviez aucun désir ; vous craignez que ce contact passager de nos deux âmes, ne laissât une trace dans la vôtre où dans la mienne. Je ne suis point jolie, et c'est désagréable l'amour d'une laide. Soyez tranquille, je ne vous plairai jamais et vous ne me plairez plus à mon réveil.

Le jeune homme rit en nous regardant.

— C'est là ma pensée, dit-il. En souffrez-vous ?

— Oui, en ce moment.

— Et qu'est-ce que je pense encore ?

— Oh ! Vous pensez à une femme que je vois bien loin, d'ici ; elle est dans une chambre peinte et ornée à jour, elle porte un costume que je n'ai jamais vu à personne. Oui, de larges pantalons, les jambes nues, avec des mules brodées en or, une robe de gaze, un long voile sur un bonnet très-haut, en argent découpé, qui est fait comme la coiffe des femmes du pays de Caux. Tout cela est bien riche et cette femme est bien belle.

Le secrétaire d'ambassade, un comte d'Aranda, autant que je puis me souvenir, était pâle et tremblant ; il ne trouvait pas une parole.

— Est-ce vrai ? demanda M. de Puységur.

— Oh ! Comment peut-elle savoir cela ? murmura-t-il.

— Voulez-vous qu'elle se taise ou qu'elle continue ?

— Qu'elle continue, répliqua-t-il vivement. Pouvez-vous lire dans la pensée de cette femme ?

— Oui.

— Qu'y voyez-vous ? M'aime-t-elle ?

— Non, dit la jeune fille en secouant tristement la tête.

— Elle ne m'aime pas ! En aime-t-elle un autre ? Est-elle seule ?

— Elle est seule, pas depuis longtemps, pas pour longtemps. Écoutez ce que je vais vous dire, retenez-le et faites-en votre profit, monsieur le comte. Il est fort heureux que vous m'ayez interrogée ; vous étiez perdu sans cela. Vous avez écrit à cette femme.

— Oui.

— La lettre est dans un petit sac brodé qu'elle porte à sa ceinture ; elle l'a reçue ce matin.

— Pouvez-vous la lire ?

— C'est difficile ; cela me fatiguera bien.

— Lisez-la, je le veux, interrompit M. de Puységur en la chargeant de fluide.

— Oh ! Que vous me faites mal ! Vous me brisez la tête et le cœur.

— Lisez.

— Je vois, je vois. Vous êtes bien fou, monsieur le comte, vous promettez à cette femme d'aller l'épouser, de l'enlever dans six mois, dès que vous aurez atteint vos vingt-cinq ans. Oh ! Mon Dieu,

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de la baronne d'Oberkirch



oh! Mon Dieu, cette femme est une juive !

Ce mot produisit un effet que je ne puis rendre sur les assistants ; nous étions à peu près une demi-douzaine. Le diplomate devenait de plus en plus pâle, et son émotion était visible.

– Monsieur le comte, demanda encore M. de Puységur d'un ton sérieux, doit-elle continuer ?

– Oui, oui, je préfère tout savoir. Si cette femme ne m'aime pas, qui aime-t-elle?

– Un homme de sa nation, un misérable, un voleur. La sueur froide nous prit à tous.

– Oui, on compte vous attirer lorsque vous reviendrez, vous faire signer je ne sais quels papiers, pour vous laisser libre, et si vous refusez... prenez garde.

Le son de voix de cette somnambule avait, je vous assure, quelque chose de surnaturel en ce moment ; évidemment elle était inspirée.

– Mais cette femme... cette malheureuse... je l'ai fait instruire, baptiser, elle est chrétienne.

– En cela, comme en tout, elle vous a trompé, monsieur. Pure cérémonie, pour vous mieux abuser ; elle est juive de cœur et de pratique.

– Elle ne m'aime pas! répétait ce jeune insensé tout bas.

Cette idée seule le frappait. Ni son danger, ni les autres trahisons dont on le menaçait n'arrivaient jusqu'à lui. Il ne pensait qu'à son amour! Pauvre jeune homme ! Épouser une juive! Un gentilhomme des vieux Castillans !

– Ah! Mon Dieu, madame, me dit-il après très-simplement, ma mère en serait morte de chagrin, et vous voyez !

Il nous raconta alors ce que personne au monde ne savait que lui, et ce qui par conséquent lui semblait plus étrange encore dans la bouche de la somnambule. Envoyé à Ceuta l'année dernière, il marchait dans les rues de la ville, le lendemain de son arrivée, par une chaleur africaine, et, sans songer aux précautions exigées ; mourant de soif, il s'arrêta près d'une fontaine pour boire en ôtant le bonnet qu'il avait sur la tête. Le soleil le frappa, une congestion au cerveau s'ensuivit, il tomba comme mort sur la place. Des femmes juives lavaient leur linge à cette fontaine, une d'elles demeurait tout près de là ; la richesse des vêtements de l'étranger leur fit espérer un bon salaire. Elles étaient seules à cette heure, où personne dans ces pays n'ose affronter les rayons du soleil. Elles l'emportèrent chez leur compagne, employèrent leur science en médecine, et elles en ont beaucoup, à le soigner, à le faire revenir ; il reprit connaissance. La belle juive lui versa un certain breuvage dont la fraîcheur et le goût lui parurent délicieux, et il s'endormit. À son réveil il se sentit tout à fait remis, mais il se sentit aussi un nouveau sentiment dans le cœur, un amour fou, extravagant, pour son hôtesse, une de ces passions qui n'ont ni frein ni bornes. Dès lors il ne la quitta plus, que le temps nécessaire aux devoirs de sa mission ; il devint son esclave, elle lui résista, se fit vertueuse ; il lui promit de lui donner son nom si elle acceptait le baptême. Elle consentit, et lorsqu'il fut rappelé, lorsqu'il fallut se séparer d'elle, ce fut en lui jurant qu'aussitôt ses vingt-cinq ans accomplis, il reviendrait et l'emmènerait triomphante dans ses terres, dans ses ambassades,

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires de la baronne d'Oberkirch



qu'il en ferait une grande dame enfin. On sait le reste.

La somnambule le sauva à ce qu'il paraît réellement ; il fit prendre des informations ; tout était vrai. Il est venu remercier M. de Puységur qui me le dit à Strasbourg lorsque je l'y retrouvai. Cette histoire me frappa beaucoup, mais elle n'est pas la seule extraordinaire que j'aurai occasion de raconter pendant le cours de magnétisme que nous suivîmes pour ainsi dire, cet hiver-là, avec Mme la duchesse de Bourbon.

Je voulus faire une visite dans son appartement à Mme de Longuejoue, une des dames de Mme la duchesse de Bourbon, et fort bonne et fort spirituelle. Elle ne croyait point au magnétisme, et lorsque nous revîmes dîner chez la princesse, nous nous disputions encore.

Tome 2, chapitre XXX, p. 166

4 février [1785] M. de Puységur disait que je suis très apte à magnétiser et voulut m'en donner une leçon ; en conséquence j'allai chez la princesse, où il vint aussi avec une jeune fille. Nous commençâmes, et presque tout de suite j'obtins des effets. J'endormis cette enfant, mais sans pouvoir la faire parler. J'avoue que cette séance me fatigua beaucoup et tellement que je n'eus pas envie de recommencer. Après la séance, nous revîmes tous dîner chez moi.